

Le Pate(r)

DE LA MÊME AUTEURE

chez le même éditeur

La Mate (L'enfance), 2013

FLORE LEFEBVRE DES NOËTTES

Le Pate(r)

Ou comment faire vent de la mort entière ?

Troisième partie de la trilogie familiale
de la famille Fervent de Lamorantière

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Cette pièce a été créée le 8 novembre 2019 au Théâtre de l'Usine à Saint-Céré (Lot), dans une mise en scène de l'auteur.

Avec :

MIREILLE HERBSTMEYER
FLORE LEFEBVRE DES NOËTTES
AGATHE L'HUILLIER

Aide à l'écriture : Valérie Blanchon, Mireille Herbstmeyer, Delphine Lefebvre des Noëttès (pour le rôle d'Antoinette)
Aide à la dramaturgie : Thierry Sainte Marie et Mireille Herbstmeyer
Assistanat à la mise en scène : Emma Santini
Scénographie et costumes : Charles Chauvet
Création lumière : Laurent Schneegans
Création sonore : François Chaussebourg
Musique des monologues intérieurs : Pierre Notte

Production : En Votre Compagnie (Paris).
Coproduction : Comédie de Picardie (Amiens), Scénograph – scène conventionnée théâtre et théâtre musical (Figeac/Saint-Céré).
Avec l'aide à la production de la DRAC Île-de-France.
Avec l'aide à la création de la Région Île-de-France.
Avec le soutien de l'Adami, de la Spedidam et du Théâtre de l'Odéon (Paris).

© 2020, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-608-3

*À mes filles,
À M. Smadja,
À M. Jeanneau.*

Le corps absent de nos descendants germe en nous ;
on ne peut lutter. Ça n'a pas de fin, la transmission, on
ne peut même pas repérer qu'on est sous influence, ça
vient de trop loin, d'avant notre naissance. On croit
qu'on a une voix propre, qu'on est indépendant, qu'on
décide de son propre sort, alors qu'il y a un ancêtre,
connu ou inconnu, qui contamine notre conscience et
hante notre mémoire.

OLIVIA ROSENTHAL, *Éloge des bâtards*.

La guerre fait cercle autour de nos vies, traçant des
périmètres plus ou moins larges, d'intensité variable,
constitués d'incendies et de gravats. Même dans les
moments de grande naïveté où nous pensons graviter
à l'extérieur de ceux-ci, c'est en leur cœur que nous
nous tenons.

JEAN-YVES JOUANNAIS, *MOAB : épopée en 22 chants*.

PERSONNAGES

JULIETTE.
ANTOINETTE.
ANNETTE.

PROLOGUE

Sur la musique de Sag Warum de Camillo Felgen, trois sœurs, l'une après l'autre, lentement, entrent en scène, se placent face au public. Costumes noirs, lunettes noires de deuil. Une longue table en acier couleur bronze, trois chaises hautes en acier et bois. Sous la table, centrée, une composition représentant une vanité inspirée des tableaux de Charles Lebrun. En fond de scène, côté cour, un arbre de guerre en bronze, inspiré des sculptures de Louise Bourgeois. Sur l'arbre, pendus à des crochets de boucher, trois masques à gaz de la guerre 14-18, des ossements de bœuf, un sabre et une épée.

JULIETTE. – Trois sœurs, Annette, Antoinette et Juliette, à un instant *t* de leur vie.
(Juliette s'avance face au public.)
Mai 2015, Juliette chez le psy.
(Juliette joue également le psy.)

« Bonjour.
– Hum hum...
– Je suis heureuse de vous voir. Comme d'habitude, vous m'avez manqué terriblement. Je ne sais quoi vous dire. Si. Ça va bien ! Très bien ! J'ai toujours le pied paralysé. Je boite comme le diable, mais je remarque.
(Un temps.)

Voilà, en fait, ça ne va pas du tout. J'ai une éponge dans l'crâne. Je n'marche pas droit. J'n'ai plus l'équilibre. Mon corps se cogne partout. Je suis une bête. J'ai encore rêvé que je faisais l'amour avec F. K. Je suis fatiguée de vivre. Ne tiens plus à la vie, suis morte à moi-même. J'ai fait un rêve : le Pater jeune. Je le hais. Je lui dis : "Vieux fou ! Vieux spectre d'ossements, vraiment, je cherche bien tes divertissements !" – Hum hum...

– Hum hum...

– Je n'ai pas eu de père à m'écouter. Non, jamais de père à me demander si je vais bien ou quoi... Ai toujours eu un père à écouter... sa souffrance... son monde à lui. Lui, perdu dedans son monde clos... Un père cimetière... Un père Père-Lachaise. »

JULIETTE. – Juin :

« Bonjour.

– Hum hum...

Aujourd'hui, j'ai du sang qui coule, ce ne sont pas mes règles, je les ai eues il y a à peine dix jours. J'ai très mal à la gorge. Angoisses par rapport à ce rôle écrasant... Lysanxia avant de jouer et pendant. Malgré tout, j'ai fait un tabac hier soir à Niort avec ce petit personnage fragile. Très angoissée au début, à partir de la scène des frites, ça allait bien jusqu'à la fin. Impossible de m'endormir, comme toujours après avoir joué. Hier soir, c'était notre dernière. L'illusion est finie, le rideau est tombé. Niort petite bourgade. Il pleuvait !

– Hum hum...

– Je vous regarde et... et je suis vous. Une part de vous : vous moi je suis. Après F. K., ce sera vous, ou le couvent. "Au couvent au couvent !", dit Hamlet

à Ophélie. Le couvent ! Ah ! si seulement je savais prier... Si seulement je savais prier Dieu ou je n'sais quoi... Chez vous, ce tableau d'une muraille crénelée, je vous dis que cela ressemble au château d'Hamlet, fils du roi du Danemark. Hamlet sort en moi le soir. Poison dans l'oreille du roi, Hamlet devient fou. Il a la dette de son père... Dette... Il faut venger son père. Quand ça ne peut se venger ou venger le père, ça entre dans l'crâne, la folie entre dans l'crâne et le corps se désarticule.

Ma famille ? Plus de famille.

Mon mari ? Plus de mari.

Ma solitude comme un autre moi-même.

Et voici l'heure de la grande séparation, l'été. Deux mois sans vous voir. » (*Elle pleure.*)

JULIETTE. – Septembre :

« Bonjour.

– Hum hum...

– Je vous ai écrit pendant votre absence :

"Une douce petite lumière

Raie blanche

Par trois ou quatre fois renouvelée

Diagonale à la voile apparaissant

Le vent et votre présence-absence

Un rêve..."

– Hum hummmm...

– Depuis des années, mon désir tourne autour de vous... désir cadencé... Murée je suis dans ce désir... verrouillée... encellulée. Puis-je vous dire tout, tous les mots d'amour que j'ai en moi ? Toutes les paroles ? Des baisers plein la bouche, des mots des mots des mots...

– Hum hummmm...

Mes sœurs et moi, on a décidé d'enquêter sur notre Pater pour en finir une bonne fois pour toutes avec nos symptômes d'angoisse. Ras l'bol du Lysanxia à chaque fois que je joue, ras l'bol qu'Antoinette se retrouve tout le temps aux urgences et ras l'bol des crises d'asthme récurrentes d'Annette !

Pourquoi on se coltine tout ça ?

Pourquoi le Pater était fou ?

Pourquoi il restait au lit paralysé par ses crises d'angoisse ?

Pourquoi il ne respirait pas ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? »

Antoinette s'avance sur le devant la scène.

ANTOINETTE. – Octobre :

Samedi. J'étais à la BNF, voir une exposition du photographe américain Joel-Peter Witkin. Univers noir. Très noir. Cadavres sexués, viscères, estropiés, malformés, déformés, déments, débris humains ! Le sexe et la mort, c'est ça qui me plaît chez Witkin ! Je regardais avec effroi la photo d'une tête d'homme coupée en deux et dont les deux parties s'embrassent, quand, d'un coup, des milliers de coups de poignard frappent mes côtes gauches.

(Geste de douleur sur ses côtes gauches, cri muet.)

Urgences, hôpital de Montfermeil. Je passe rapidement – trois heures d'attente seulement ! 23 h 00, le diagnostic tombe : embolie pulmonaire. Faut que je prévienne mes sœurs, Annette et Juliette. Merde, j'ai mal. J'étouffe. Claudius, un brancardier très sexy, m'a trouvé un lit dans le service de pneumologie en s'imposant, en m'imposant. L'interne disait

qu'il n'y avait plus de lit, se frottant les mains avec l'antiseptique... Ponce Pilate !

Mon ange du brancard m'a abandonnée, seule dans une chambre double. Silence. Caisson acoustique, plus de bruit, plus d'odeur. Un vrai lit tout propre. Le tourbillon des urgences : les paroles, les images se tiennent la main ; pas comme dans une danse à la Matisse, non, plutôt une farandole macabre à la Goya.

Dimanche. Ici, je n'ai pas de téléphone, pas de crayon, pas de carnet, rien que mes yeux pour pleurer. Je ne suis pas peintre, je peins et je dessine depuis toujours : des rois Lear squelettiques armés de grands couteaux pointus ; des reines et des rois – pastels gras irisés rouges et blancs –, peints au cutter et au doigt – matière épaisse ; des chibres et clitos en papier à chocolat doré !... Sexes à la Louise Bourgeois, bouts de cadavres à la Géricault ! Aujourd'hui, on m'a collé une voisine de chambre pendant la nuit. Adieu le silence ! La femme est âgée, délirante, angoissée. Elle déambule la nuit, récitant des versets du Coran, psalmodiant, gestuelle à l'appui, des litanies, de la porte de la chambre à la fenêtre, de la fenêtre à la porte...

(Élégie chantée, gestuelle dessinée.)

« Wouldi Mehmet jali rajed ? Habi naghtoul rouhi ! Fisahna attani cachets oualakim madarouli walou ! Habit natghoud fahat ! Wouldi Mehmet jali rajed. » Elle ne se calme qu'à la fenêtre, le nez collé à la vitre. Une fois le nez décollé, allers-retours avec Allah et tous ses saints.

Lundi. Ma voisine roupille toute la journée, Allah est fatigué, il ne s'est pas manifesté. Je voudrais dessiner tout ça, l'hôpital, mes poumons qui souffrent, cette

folle qui hurle, dessiner mes amants d'Internet, Jules, Marc, Dominique, tous rois des soupirs ! Amants futiles. Amants d'occasion... Oui, dessiner tout ça, ces organes, ces cris, ces corps, les dessiner au bambou et à l'encre de Chine !

(Un temps.)

Mes sœurs et moi, on a décidé d'enquêter sur notre Pater, pour en finir avec nos symptômes d'angoisse ! Ras l'bol des médecins, chirurgiens, professeurs en gésine, vomisseurs de comptes rendus, orateurs hirsutes, pète-sec au cœur sale, juges cramois démuflés, chasseurs d'utérus !

Annette s'avance sur le devant de la scène.

ANNETTE. – Novembre :

Je vois... épanus... égarés... ici... là...

jambes

maines

pieds

langues

épaules

ventres

cuisses

dos

oreilles

doigts...

Et... répandus... ici... là... je vois...

le flux et le reflux du sang

la jeunesse qui crie sans voix

le vilain rictus des mourants...

Tous « plus becquetées d'oiseaux que dés à coudre »... Tous les cadavres... pourquoi ?

(Elle regarde les cieus.)

Le ciel soudain noir s'avance au galop, croupes de Moires soufflées d'éclairs, c'est l'Hadès qui va et met le ciel en furie. Des sirènes hurlent, folles Érinées, mêlées aux vociférations d'une pauvre humanité cannibale, cisillant la ville de flammes et de feux.

(Un temps. Son regard descend vers le public.)

Attentats revendiqués, État islamique, 13 novembre 2015. Contre les Juifs parce qu'ils sont juifs, contre les jeunes parce qu'ils sont libres, contre la vie parce que Daech aime la mort. Quelle folie !

Aujourd'hui le ventre est toujours fécond d'où a surgi la bête immonde, et dans mon cœur une grenade a éclaté ! Jean, mon amour, mon merveilleux, mon beau !

Je n'ai plus de vision d'Éden.

Plus de vision de nos corps épris.

Plus de chant d'amour à tes yeux à ton cou à tes lèvres à tes paupières closes, pudiques paupières.

(Un temps.)

Ô ma beauté juvénile, ô mon beau sourire brun, tu es parti, et mon rêve de vivre avec toi a fui. Jeannot, mon p'tit ange, pourquoi m'as-tu quittée ? Suis-je donc si vieille, si laide, que tu ne veuilles plus de moi ? Exit Annette ? Moi ton aneth, ton serpolet, ta menthe, ta ciboulette, moi ta rose, ton jasmin, ton lys, ton jardin de simples et ton Éden ! Oh ! tu es devenu fou ! Mon superbe, mon divin, ma joie, ma fierté, mon bonheur, mon prodigieux, mon magnifique... Comme tu me manques. C'en est fait de nous. Tout est consommé.

(Elle pleure.)

Oh ! ces larmes faites du jamais-plus-amour-jamais...

(Elle respire mal. Crise d'asthme.)

Putain, ça fait chier, ces crises d'asthme. Ça fait chier, ça fait chier !

Mes sœurs et moi, on a décidé d'enquêter sur notre Pater, notre famille, les ancêtres pour en finir avec ces crises d'angoisse qui nous empêchent... de respirer... et de vivre... !

Un temps.

Les deux sœurs rejoignent Annette sur le devant de la scène. Elles sourient. Puis elles chantent Je n'suis pas bien portant de Gaston Ouvrard.

ANNETTE. – « Depuis que je suis sur la terre
C'n'est pas rigolo. Entre nous ! »

ANTOINETTE. – « Je suis d'une santé précaire
Et je m'fais un mauvais sang fou »

JULIETTE. – « J'ai beau vouloir me remonter
Je souffre de tous les côtés »
(Gestuelle chorégraphiée.)

« J'ai la rate

Qui s'dilate

J'ai le foie

Qu'est pas droit

J'ai le ventre

Qui se rentre

J'ai l'pylore

Qui s'colore

J'ai l'gosier

Anémié...

Ah ! Bon Dieu ! Qu'c'est embêtant

D'être toujours patraque

Ah ! Bon Dieu ! Qu'c'est embêtant

Je n'suis pas bien portant... »

PREMIER TABLEAU

En fond sonore : Vater Unser d'Arvo Pärt.

Juliette actionne une petite machine posée sur la table. De la fumée commence à se diffuser agissant comme un rideau brechtien.

JULIETTE *dit au public.* – Deux ans plus tard. L'enquête.
Fin de repas chez Juliette, la tisane siffle et fume. Les trois sœurs cousent des costumes militaires.

Temps.

Sons de machine à coudre.

Assises autour de la table, les trois sœurs signent le geste de coudre à la machine. Annette est au centre, Antoinette et Juliette se font face sur les côtés.

ANTOINETTE. – Alors, vous m'écoutez, là ?

ANNETTE, à Antoinette. – Tiens, t'as changé de vernis ? Il est super beau, ce rouge !

ANTOINETTE. – Yes, et il est bien posé surtout. Cinq euros la pose, près de chez moi ! C'est pas cher !

JULIETTE. – Qui qui n'en veut encore un ti peu de la tisane au carcadet ?

ANNETTE. – Au quoi ?

JULIETTE. – Au carcadet

ANNETTE. – C'est quoi ?

JULIETTE. – De l'hibiscus, je crois !

ANNETTE. – Ça ne sent pas !

JULIETTE. – Ben si, c'est super fort !

ANTOINETTE. – Bon, les filles, on peut commencer l'enquête sur le Pater ? (*Face au public.*) Le « Docteur Jekyll et Mister Hyde »...

JULIETTE, *au public.* – En Mister Hyde, le Pater avait deux phases, la phase « maniaque Mister Hyde » et la phase « dépressive Mister Hyde ». En phase « maniaque Mister Hyde », il était toujours très excité, ne dormait plus, se transformait en bête, nous parlait à l'aide de marionnettes !

ANTOINETTE, *au public.* – Il nous faisait faire nos devoirs en nous engueulant quand on n'allait pas assez vite ou qu'on ne comprenait pas.

ANNETTE, *au public.* – Il nous faisait pleurer : « Bougre d'imbécile, réfléchis ! Mais réfléchis donc ! », « Allez, t'es nulle, file dans ta chambre ! » Une fois, il m'apprenait à lire et je devais nommer des syllabes. (*Jouant le Pater :*) « *b et u* ? » (*Jouant elle, enfant terrorisée :*) « *bu* » (*Jouant le Pater :*) « *f et u* ? »

ANTOINETTE et JULIETTE, *terrorisées.* – *fu.*

ANNETTE, *jouant le Pater.* – *v et u* ?

ANTOINETTE et JULIETTE, *terrorisées.* – *vu.*

ANNETTE, *jouant le Pater.* – *r et u* ?

ANTOINETTE et JULIETTE, *terrorisées.* – *ru.*

ANNETTE, *jouant le Pater.* – *d et u* ?

ANTOINETTE et JULIETTE, *terrorisées.* – *du* !

ANNETTE. – Vint le fatal « *c et u* », mais jamais je n'ai pu prononcer : « *cu(l)* » ! Qu'est-ce que j'ai pleuré !

ANTOINETTE. – En crise « maniaque Mister Hyde », il disait à tout-va : « con », « connard », « salaud », « saligaud », « putain », « bordel à queue », « foutre de Dieu ».

LES TROIS SŒURS. – « Foutre de Meeeeeeeeerde ! »

ANTOINETTE. – Et quand il achetait ses grands couteaux pointus qu'il aiguisait la nuit comme un boucher... !

ANNETTE. – On avait peur qu'il nous trucidait avec !

ANTOINETTE. – Il paraît qu'il a voulu tuer son ami Nicolas en lui courant après avec son grand couteau !

JULIETTE *se lève.* – Et quand on devait l'interner à l'hôpital psychiatrique, tante Odile Harvard débarquait toujours à la maison comme tiers ! Ah là là !

Avec son tic nerveux à l'œil droit ! « Alors Édouard, comment va ? » Et le Pater de répondre : « Ah ! Bonjour Odile ! Je sais très bien pourquoi vous êtes là ! Vous venez m'interner ! » Et tante Odile Harvard de répondre : « Mais non, Édouard, mais non, pas du tout, du tout du tout ! Tout va très bien se passer, Édouard ! Il faut être raisonnable !! »

ANTOINETTE. – Souvent, le Pater disait à tante Odile : « J'aime tes crocs-codile ! » Ha ! Ha !

ANNETTE. – Et, à l'hôpital psychiatrique, il devenait rebelle et insolent, posait les pieds sur le bureau du psychiatre, le docteur Fervent – eh oui, étrangement, il portait le même nom que lui ! –, qui fumait tranquillement sa pipe en disant : « Monsieur Fervent, moi, j'ai tout mon temps ! » Et le Pater de dire : « Eh bien, ça tombe bien, monsieur Fervent, car moi aussi j'ai tout mon temps ! » Et il fallait négocier des heures pour qu'il accepte enfin de se faire interner.

ANTOINETTE *monte sur la table jouant la chienne Rhassia*. – Il était amoureux fou de sa chienne, la belle dalmatienne Rhassia, qui partageait ses délires avec abnégation, partant en cavale avec lui plus loin que loin. Trois jours et trois nuits, et on les retrouvait au milieu d'une route, le Pater les bras en croix (*elle fait le geste*), Rhassia haletante à ses côtés ! (*Imitant la chienne, la langue pendante.*) Arf, arff...

JULIETTE. – C'était la phase « dépressive Mister Hyde », qui était la plus terrible à voir : il tournait en rond toute la journée sur cinquante centimètres carrés...

ANTOINETTE. – Ou restait allongé sur son lit en soupirant très fort, ou déambulait dans le couloir marmonnant des choses incompréhensibles...

ANNETTE. – Comme il ne mettait pas son dentier, ses joues étaient creusées, et ça sifflait !

JULIETTE. – Il reçut tellement d'électrochocs et fit comme médecin militaire tant de radios sans protection que toutes ses dents avaient disparu.

ANTOINETTE. – Bon, les filles, on peut commencer ou bien ?

ANNETTE et JULIETTE. – On t'écoute !

ANTOINETTE. – Bien. Dans mes recherches sur le Pater, je suis tombé sur un truc dément.

ANNETTE *se lève*. – Moi aussi, j'ai trouvé un truc dément sur la famille ! Je vous dirai après.

JULIETTE *se lève*. – Moi... j'attends un coup de fil pour vous dire si c'est dément.

ANTOINETTE. – Donc, je suis allée voir la cousine de Marseille pour qu'elle me parle du Pater. On a causé, fouillé son grenier, et on a retrouvé, qui dormaient dans la poussière, toutes les lettres du vrai père du Pater, « le comte Fervent de Lamorantière », à sa femme.

ANNETTE. – Mais c'était Bon-Papa Cranach, le père du Pater !